

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 23 (1885)
Heft: 36

Artikel: Une page du comte Agénor de Gasparin
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-188854>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
 SUISSE : un an 4 fr. 50
 six mois 2 fr. 50
 ÉTRANGER : un an . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin
 MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en
 s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. —
 Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

PRIX DES ANNONCES
 du Canton 15 c. } la ligne ou
 de la Suisse 20 c. } son espace.
 de l'Étranger 25 c. }

Fête vénitienne.

La Société pour le développement de Lausanne, qui s'est manifestée dès le début par de nombreux actes de bienfaisance et d'utilité publique, continue à travailler avec beaucoup d'entrain et de persévérance au louable but qu'elle poursuit. Elle organise encore actuellement, avec le concours de la Société vaudoise de navigation, des sociétés de chant et des corps de musique de la ville, une fête vénitienne qui semble vouloir surpasser tout ce qui s'est fait jusqu'ici, en ce genre, dans notre port d'Ouchy.

D'innombrables ballons et lanternes vénitiennes orneront la rade de leurs guirlandes de feu. Un de nos grands vapeurs, brillamment pavoisé et illuminé, circulant en avant du port, promènera autour de la scène des centaines de curieux dont les groupes pittoresques s'éclaireront aux lueurs fantastiques des feux de bengale.

Au premier plan, une foule de petits bateaux mis à la disposition des amateurs, s'entrecroisant à l'envi, émailleront la nappe liquide de leurs lumières capricieuses et variées.

Puis viendra le grand feu d'artifice sortant des ateliers du fameux Ruggieri, de Paris, qui terminera dignement cette charmante soirée.

Les organisateurs de la fête comptent beaucoup sur le concours, soit des propriétaires des campagnes environnantes, soit des personnes qui loueront des petits bateaux. Espérons que tous apporteront dans cette circonstance leur précieux appui et que le programme qui va être publié sera embelli et agrémenté de charmantes surprises dues à l'initiative privée. Des primes seront du reste accordées aux embarcations qui seront ornées avec le plus d'originalité et de goût. Toutes, évidemment, voudront se parer avec coquetterie, toutes feront flotter au vent leurs banderolles, toutes rayonneront de lanternes aux couleurs variées, toutes enfin lanceront dans les airs leurs fusées et leurs gerbes étincelantes, tandis que nos corps de musique et nos sociétés de chant, répartis sur divers points, alterneront dans leurs plus belles productions.

Puisse la Société de développement retrouver en cette occasion, le sympathique empressement de la population qui a fait le succès de la fête espagnole.

L. M.

Une page du conte Agénor de Gasparin.

En ouvrant, l'autre jour, un livre qui a pour titre : *La Famille, ses devoirs, etc.*, par M. le comte de Gasparin, nous sommes tombé sur quelques réflexions qui nous ont frappé. Ecrites avec une grande largeur d'idées, une vraie tolérance chrétienne, elles nous montrent combien il faut se garder de juger les gens sur l'apparence, et, d'une manière générale, combien il faut se garder, en matière religieuse, de juger trop sévèrement son prochain. Les voici :

« L'Évangile latent a une telle action ici-bas, que parfois il est mieux compris, sous plusieurs rapports, par quelques-uns de ceux qui lui obéissent sans le savoir que par quelques-uns de ceux qui font profession de l'accepter. Je connais des familles étrangères à la piété qui sont touchantes par le dévouement réciproque de leurs membres, par le respect, par l'affection, par l'accomplissement simple du devoir. Et je connais aussi, pourquoi ne pas le dire ? des maisons pieuses où tout sonne sec. Chacun semble y vivre pour soi : on n'y a appris ni à supporter, ni à se sacrifier aimablement pour les autres ; ni à chérir avec expansion ; il y fait froid ; on n'y a ni gaieté, ni entrain ; on vient y soupirer ou y bâiller ; on y remplit des devoirs de dévotion qui semblent n'établir aucun lien véritable entre les parents et les enfants, entre les maîtres et les serviteurs ; chacun s'y trouve mal à l'aise ; aussi chacun s'en éloigne-t-il le plus possible, ardent à chercher au dehors, dans les réunions religieuses, dans des assemblées fraternelles ou ailleurs, ce qu'il n'a jamais trouvé chez soi.

Ah ! nous sommes tous gens en route ; nul n'est arrivé. Parmi les hommes qui rejettent l'Évangile, il en est qui ont déjà fait quelques pas ; parmi les chrétiens, il en est qui sont bien peu avancés. Cela ne signifie pas, certes, qu'entrè le rejet et l'acceptation de l'Évangile il n'y ait pas un abîme.... Toutefois, il demeure vrai que tel chrétien est à certains égards au-dessous du mondain. Et il demeure pareillement vrai que l'œuvre préparatoire de Dieu se fait parfois sans qu'on s'en doute, que nous avons déjà du christianisme dans nos âmes et dans nos vies à l'heure où nous nous glorifions de ne pas en avoir dans nos systèmes.

Ceci est un encouragement pour tous.... Essayer de faire, c'est une des voies qui nous amènent à connaître. Au bout des efforts généreux, Dieu peut mettre des découvertes que nous n'avons ni pour-

suivies ni désirées. On cherche les Indes, on aborde en Amérique.

Que chacun donc agisse selon sa foi... Ensuite, commencez par le commencement; tout en écartant le christianisme, tâchez de vivre chrétiennement. Je ne vous prends pas en traître, je vous avertis qu'à pratiquer l'Évangile on court le risque d'y prendre goût. L'Évangile finit par se faire aimer des âmes sérieuses; il vous conduira, je l'espère, plus loin et ailleurs que vous ne comptiez aller. »

Un mot qui s'en va.

Dans la *Théodora* de V. Sardou, un des personnages de la pièce se sert, pour désigner son dîner, du mot *fricot*. A ce propos, M. F. Sarcey se livre à cette amusante fantaisie grammatico-culinaire :

« Le vrai fricot, c'est celui que nous avons entendu chanter sur le poëlon, quand la mère ou la bonne avait versé dans la platine le beurre qui, en s'échauffant, emplissait l'air d'un fr... fr... joyeux et appétissant. Nous humions ce bruit, et la bonne odeur qui l'accompagnait, de toutes nos oreilles et de toutes nos narines. Était-ce veau ou bœuf, poulet ou lapin, nous ignorions les mystères de la cuisine. Mais c'était du fricot. Oh ! le bon fricot !

Quel dommage que ce mot se soit perdu !

Perdu, non, il ne l'est pas. Mais la bonne compagnie, du diable si je sais pourquoi, l'a déclaré populaire, et indigne de figurer dans la conversation, non plus que sur la table. Et nous ne l'avons pas remplacé. Trouvez-moi, je vous prie, dans la langue, l'équivalent de ce joli mot si expressif ! On vous servira du navarin aux pommes, du bœuf en daube, de l'oie aux marrons, une dinde truffée même..., mais le fricot, c'était tout cela, et encore autre chose.

— Y aura ce soir de bon fricot ! disait la mère avec un air d'intelligence.

De bon fricot ! Cela ouvrait des perspectives. Que serait le fricot ? Le cœur battait d'attente, et l'eau en venait à la bouche.

Je me souviens d'avoir entendu dans ma jeunesse, une petite bourgeoise qui disait avec une pointe d'orgueil : « Je leur ai fricoté un joli petit dîner... Je ne dis que ça ! »

Elle n'avait pas besoin, en effet, de dire autre chose ! Fricoter un dîner, c'était le suprême de l'art pour la cuisinière. Et encore ai-je tort de me servir de ce mot d'art. Non, ce n'était pas de l'art, à vrai dire. Ces braves ménagères du temps passé faisaient de la cuisine avec leur cœur, car la bonne cuisine vient du cœur, comme les grandes pensées.

Tous ces souvenirs font fr... fr... dans ma mémoire. Savez-vous un radical plus pittoresque que ce fr... fr... qui grésille dans tout le vocabulaire de la cuisine ? La fricassée ! la friture ! le fricandeau ! que sais-je ?

Je vous l'avouerai tout bas : en dépit des gens comme il faut (ça m'est si égal de n'être pas comme il faut), malgré les sévères objurgations des dictionnaires, je me sers à l'occasion de ce mot fricot, si leste, si sonore, si expressif, si français, mes amis ; oui, français, car il n'y a qu'en France qu'on sait,

avec une queue de lapin, fabriquer un fricot à faire revenir un mort. Le miroton, c'est le fricot français par excellence. Il s'en exhale un fumet de patrie.

Le peuple dit encore *fricot*, et il a raison :

Je suis du peuple, ainsi que mes amours, chantait Béranger. Et moi, je suis du peuple, ainsi que ma cuisine.

Voulez-vous que nous réhabilitons le mot de fricot ? dites, le voulez-vous ?...

Hélas ! à quoi vais-je penser là ! pour rendre au terme son vieux lustre, il faudrait d'abord que nous puissions remettre en honneur les mœurs des générations abolies. Le *fricot* ne redeviendra *comme il faut*, que lorsqu'il sera *comme il faut* aux honnêtes bourgeois de fricoter elles-mêmes le dîner de leurs maris. Nous avons le temps d'attendre. »

Variétés de chasseurs.

D'abord, il y a le chasseur qui *n'a pas de veine*. « J'ai une malchance constante, monsieur, répète-t-il, toute la journée le gibier est parti devant mon voisin, jamais devant moi... Impossible de placer un coup de fusil !... »

Le chasseur qui n'a pas de veine est d'ordinaire une nature molle, indolente, traînant la guêtre au premier labouré, par conséquent rarement alerte et dispos ; le gibier se laisse approcher par lui, tout comme par les autres, — les perdreaux n'ont pas de ces préférences de jolie femme, — mais le chasseur est invariablement pris par surprise et ne tire pas le quart des coups que le sort lui offre.

Une variété du précédent est le chasseur qui tire toujours à des portées fabuleuses. Si vous lui demandez, quand il a tiré :

— Eh bien, avez-vous quelque chose ?...

— Comment voulez-vous... à une distance pareille... Tenez, comme d'ici à la borne.

Le fait est que je distingue à peine la borne. Comment diable a-t-il pu voir les perdreaux. En somme, bonnes jambes, mais coup-d'œil déplorable ; brûle 50 cartouches par jour et ne rapporte qu'un appétit d'enfer.

Il y a aussi le débutant : jarret d'acier, mais de l'émotion. Sa mère lui a dit en partant : « Jules, tâche qu'il ne t'arrive pas d'accident. » J'aurais préféré : « Tâche qu'il n'arrive pas d'accident aux autres. »

Et le chasseur qui fait *voler la plume* ? « Monsieur, figurez-vous que je *tape* mes deux coups à la compagnie, en plein milieu, monsieur ; la plume volait... elle volait comme dans un édredon, monsieur... Rien n'est tombé ! » — Pauvres bêtes, les voilà déplumées pour l'hiver !

Mais, sans contredit, le type le plus agaçant est celui du chasseur qui, fort maladroit, ne trouve rien de mieux que de s'accoler à un bon tireur et de vivre sur ses coups. Celui-là peut se classer sous l'étiquette : chasseur *collant*.

« Vous connaissez le pays, cher monsieur, je ne vous quitte pas, » vous dit au départ le bipède en question. La plus vulgaire politesse vous oblige à grimacer le plus aimable des sourires.